Le traitement humoristique des personnalités politiques dans les *Talk-Shows* français

Presentation with Humour of Political Personalities in French Talk Shows

Guy Lochard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7690>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7690

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 65-79

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Guy Lochard, « Le traitement humoristique des personnalités politiques dans les *Talk-Shows* français », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7690> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7690>

> DOSSIER

GUY LOCHARD

Centre de recherche sur l'éducation à l'actualité et aux médias
Université Paris 3
glochard@club-internet.fr

LE TRAITEMENT HUMORISTIQUE DES PERSONNALITÉS POLITIQUES DANS LES *TALK-SHOWS* FRANÇAIS

Résumé. — Dans les années 90, on a assisté en France à une multiplication, sur les écrans de télévision, de programmes hybrides et ambivalents dans lesquels les hommes politiques sont l'objet *in praesentia* de traitements humoristiques portant sur des domaines et des thèmes jusque-là préservés. C'est à un examen de ce nouveau type d'interlocutions médiatiques que cet article est consacré. Il examine les dispositifs conversationnels mis en place, les thèmes et cibles ainsi que les procédés à l'œuvre. Ainsi aboutit-il au repérage de deux grandes formes de logiques humoristiques, la première s'orientant vers de véritables constructions/déconstructions argumentatives remettant en cause le cadrage non sérieux des situations interlocutives concernées, la seconde pouvant se dégrader en une véritable énonciation insultante. Complémentaire des autres contributions du dossier, l'article est cependant sous-tendu par une réflexion plus spécifique sur les contraintes du média télévisuel (les horaires de programmation notamment) et les formes de reconfiguration des procédés humoristiques qu'elles imposent.

Mots clés. — Télévision, hommes politiques, dispositif, humour, dérision, *talk-shows*.

S'il est une cible constante du discours humoristique, c'est bien le monde politique. Il est la proie d'une longue filiation de pratiques verbales (chansons, poésies satiriques et allégoriques, blagues, imitations, parodies théâtrales), visuelles (dessins, caricatures, bandes dessinées) et audiovisuelles, fondées sur divers procédés aux effets fondamentalement ambigus puisque oscillant, comme le relève Arnaud Mercier (2001)¹, entre la contestation et la régulation de l'ordre établi. Après différents supports tels les placards, ce sont donc les journaux satiriques qui ont, dès le XVII^e siècle, véhiculé ce type de discours. Ils ont été relayés au XX^e siècle par la radio, le cinéma, puis par la télévision devenue aujourd'hui un lieu déterminant d'exposition des actes humoristiques axés sur le monde politique.

Ce média audiovisuel n'a pas seulement contribué à démultiplier, par son impact, la mise en dérision de cet univers. Il a reconfiguré cette forme de discours en lui imposant ses propres règles. Encore que ce mouvement ait été très progressif en France puisque ce pays se démarque de pays homologues par le régime de « haute fidélité » (Bourdon, 1994) longtemps imposé à une institution placée sous contrôle. Ainsi, dans un premier temps, la télévision française n'a-t-elle fait que se réapproprier la tradition montmartroise des chansonniers à travers des émissions comme *La boîte à sel* puis, dans les années 70, *Le Petit rapporteur*. Il en a été de même dans les années 80. En effet, la montée en popularité d'imitateurs comme Thierry Le Luron ou Patrick Sébastien n'a pas fondamentalement modifié les principes de la dérision politique à la télévision, puisque ces artistes continuaient, dans le cadre de divertissements explicites, à concentrer leurs flèches sur les seuls traits physiques et psychologiques des personnalités politiques

C'est à la fin des années 80 que cette situation a commencé à se transformer avec l'irruption du *Bébête show* (TF1). Inaugurant, en France, le procédé des marionnettes anthropomorphes, ce programme est venu, à une heure de grande écoute, accentuer la mise en cause du personnel politique, épinglé pour ses vices cachés et ses pratiques de dissimulation. Un nouveau changement est intervenu avec la programmation par Canal + des *Guignols de l'info* qui ont progressivement supplanté l'émission de TF1, en fondant leur système satirique non pas sur « l'opposition réalité/représentation », mais sur une mise en représentation d'inspiration post-moderne d'une « hyperréalité coupée

¹ A. Mercier (2002 : 10) remarque que « la dérision socio-politique suit les mêmes logiques que le carnaval en son temps, elle assure un renversement symbolique et temporaire de l'ordre politique, elle possède des vertus révolutionnaires indéniables... Mais la dérision ritualise aussi la contestation en usant d'une violence symbolique qui reste verbale et qui juggle donc en partie, les risques de mise en cause plus violente des pouvoirs ».

de toute nécessité représentative » (Coulomb-Gully, 2001a)². Enfin, ce paysage télévisuel a connu une mutation plus radicale encore au milieu des années 90, avec la multiplication d'émissions au statut plus incertain dans lesquelles les hommes politiques sont l'objet *in praesentia* de traitements humoristiques portant sur des domaines et des thèmes jusque là préservés.

C'est à ce type de programmes³ que l'on s'intéressera ici, en posant l'hypothèse qu'ils introduisent un renversement des liens contractuels noués avec le destinataire. Après avoir analysé cette rupture, on examinera les propriétés de ces nouveaux dispositifs situationnels à la télévision. On se penchera ensuite sur les cibles, thèmes et procédés privilégiés par les acteurs professionnels de ces scènes médiatiques marquées par un spectaculaire processus « d'informalisation »⁴ (Neveu, 2003a), l'objectif étant de repérer également les procédés humoristiques mis en œuvre ainsi que les types de connivence recherchés avec le destinataire (voir Charaudeau, 2006).

Le corpus principal d'émissions analysées est constitué de quatre programmes diffusés entre 2000 et 2002. Il s'agit du *Vrai Journal* (Canal +), de *Tout le monde en parle* (France 2), *Vivement dimanche* (France 2) et *On ne peut pas plaire à tout le monde* (France 3) qui ont été l'objet d'un visionnement suivi afin de repérer des récurrences, exemplifiées ici sur la base d'un corpus plus réduit d'émissions⁵. On notera que la première, *Le Vrai Journal*, a disparu des antennes depuis

² M. Coulomb-Gully (2001b : 39), qui a consacré un travail très suivi à cette émission, précise : « On n'a pas dans *Les Guignols de l'info*, d'un côté le réel et de l'autre sa représentation, d'un côté la réalité supposée des pratiques publiques et de l'autre leur reprise médiatique : les deux se trouvent confondus, à tous les sens du terme, la seule réalité désormais accessible étant de l'ordre de l'image ».

³ Pour une étude plus générale de l'évolution du traitement de la politique à la télévision française, voir l'étude très précise d'A. Le Foulgoc (2003).

⁴ Relevant les changements de codes vestimentaires et autres signes de décontraction dans ces émissions, É. Neveu (2003a : 101) remarque que « ce relâchement contrôlé des marques de statut et de distance sociale s'inscrit dans un processus d'informalisation analysé par Elias et Wouters à la fois comme une nouvelle étape du processus de civilisation et comme expression d'une "démocratisation fonctionnelle" où les écarts sociaux se réduisent et sont symboliquement euphémisés ».

⁵ Pour donner une plus grande cohérence à ce corpus, en essayant autant que possible de neutraliser la variable de la personnalité de l'invité, nous avons eu recours à des éditions et des séquences centrées sur les mêmes personnes : *Tout le monde en parle* (Cl. Allègre, 14/10/00), *Vivement dimanche* (Cl. Allègre, 08/10/00), *Le Vrai Journal* (N. Sarkozy, 27/01/02), *On ne peut pas plaire à tout le monde* (N. Sarkozy, 20/04/01). À des fins de vérification, nous avons également consulté une émission avec un autre invité : *Tout le monde en parle* (A. Madelin, 10/06/00).

cette étude, de même que, plus récemment, *Tout le monde en parle* et *On peut pas plaire à tout le monde* et, d'autre part, que ces deux émissions ainsi que *Vivement dimanche* présentent un point commun : celui d'être diffusées par des chaînes du groupe public *France Télévision*. Cette proximité du point de vue des identités de chaînes semble légitimer l'analyse d'un paramètre explicatif de différences : celui des horaires de programmation. Enfin, elle conduit à esquisser une interrogation prospective sur les effets en réception de ce type de dispositifs et les enjeux proprement civiques qu'il soulevait pour un tel opérateur, assujéti à des obligations quant à l'information politique.

Une dimension irréductiblement « ouverte »

Une première comparaison des émissions analysées avec les *Guignols de l'info* (Canal +) et du *Bébête show* (TF1) met en évidence une différence essentielle avec les deux programmes humoristiques antérieurs qui prenaient également pour objet l'univers politique. Cet écart tient au genre d'appartenance, aux visées communicationnelles affichées et respectivement poursuivies ainsi qu'aux situations engendrées. En se fondant sur le procédé de la marionnette, *Les Guignols de l'info* et *Le Bébête show* s'inscrivaient dans une tradition de dérision politique présupposant une suspension du principe de sérieux. Parce qu'elles étaient explicitement régies par une visée humoristique, parce qu'elles prenaient appui sur des procédés relevant de la fiction ludique et, enfin, parce qu'elles n'impliquaient pas des situations de confrontation directe des personnalités politiques avec les énonciateurs du discours humoristique, ces programmes satiriques ne rencontraient donc pas, du moins potentiellement, de limites dans la mise en cause de la face positive des intéressés.

Il en va très différemment pour *Tout le monde en parle*, *Vivement dimanche* et *On ne peut pas plaire à tout le monde*. Magazines affichant des visées complémentaires d'information légère (*softnews*) et de séduction (*infotainment*), ces programmes incluent des situations d'échange mettant directement les hommes politiques en présence des humoristes. En l'occurrence, leurs animateurs ne peuvent donc outrepasser impunément, dans leurs « atteintes de face », certaines bornes qui vaudraient pour rupture de communication. En conséquence, ils s'orientent vers des logiques de réparation et de régulation. Mais, en raison de la dimension irréductiblement « ouverte » et non programmable de ces scènes interactionnelles, réalisées en direct (ou dans les conditions du direct), ils peuvent, comme nous pourrions l'observer, évoluer dans des directions les plaçant en rupture avec les règles constitutives du discours humoristique.

Différents dispositifs

Le *Vrai Journal* ou la stratégie de l'ambivalence

Le Vrai Journal se présente comme un genre télévisuel hybride car combinant, à l'image d'un hebdomadaire écrit comme *Le Canard enchaîné*, une visée informative sous-tendue par un projet de mise à jour de faits masqués et occultés (l'arrière-fond des activités publiques) et une visée humoristique. La première se réalise à travers des reportages entrepris sur le mode de l'investigation par le biais d'une collaboration avec l'agence CAPA. La seconde s'établit sur la base de sketches parodiques. C'est cette posture marquée au sceau de l'ambivalence qui autorise cette émission à se présenter comme un anti-modèle par rapport aux journaux télévisés traditionnels, et à prétendre, sur un arrière-fond de suspicion et d'accusations de complaisance à l'égard des journaux institutionnels, à la production d'une « vérité » de l'information. Et c'est cette posture qui donne également sens et justification à ces entretiens au ton « décalé » entre Karl Zéro et des invités politiques.

D'un point de vue situationnel, ce type particulier de séquence se présente comme une interview classique entre une personnalité politique et un journaliste spécialisé. Cependant, une dimension parodique se manifeste à travers un décor solennisé (fauteuils Voltaire, lambris...) qui fait référence aux entrevues exceptionnelles accordées par les « grands de ce monde », recevant dans leurs palais des journalistes triés sur le volet. Apparemment, on est en présence d'une interview classique, fondée sur un jeu de questions/réponses. Cependant, l'observation des échanges atteste que les questions adressées par l'animateur s'accompagnent souvent d'énoncés assertifs autonomes, ce qui induit des réponses plus élaborées que dans les autres programmes examinés ici.

Il est également notable que l'animateur accepte des mises en cause des présupposés de ses questions, voire de la pertinence de son comportement communicationnel (Nicolas Sarkozy : « Je crains, Karl, que compte tenu de ce que je connais de Loana, tu te laisses aller à un peu de facilité »). Ainsi apparaît-il que le potentiel humoristique de la situation repose fondamentalement sur deux stratégies complémentaires. D'une part, un jeu de familiarité feinte entre l'animateur et son invité, le point d'ancrage étant constitué par un tutoiement réciproque et un emploi des prénoms qui interviennent comme une rupture avec la solennité du décor, et les marques de respect qui s'attachent habituellement à ce type de situation publique. D'autre part, le caractère pseudo-provoquant des questions et des assertions auxquelles s'efforce de réagir l'invité en témoignant de sa tolérance à ces dérogations aux normes courantes de l'interview politique.

Si l'on ajoute à ce comportement communicationnel certains traits d'autodérision (Karl Zéro : « Non, je préparais les questions et tout d'un coup, je me suis dit, elle est très con cette question, mais c'est une question qu'on se pose, c'est obligé d'être vieux pour être candidat ? »), on peut conclure à une faible degré de menace de la face de l'interviewé. Malgré la volonté affichée d'une interview démystificatrice et sans complaisance, celui-ci se révèle comme une aimable conversation publique entre deux complices coopératifs qui s'efforcent de remplir au mieux le contrat de pseudo-sérieux sous-tendant la situation.

***Vivement dimanche* : des acolytes spécialisés**

La situation conversationnelle de *Vivement dimanche* se complexifie par rapport au *Vrai Journal*, dans la mesure où l'homme politique interviewé est directement confronté à un trio de comparses sollicités par l'animateur principal pour dialoguer avec lui, en se livrant à des prestations humoristiques. L'observation des échanges confirme une répartition assez stricte des rôles communicationnels, l'animateur principal se bornant à des actes interlocutifs de gestion par le biais d'interventions directrices de relance (et plus rarement réactives de préservation de face), ses acolytes se livrant à des interventions à base d'assertions et de questions lors de leurs prestations personnelles et à des interventions réactives lors de celles de leurs collègues. Finalement, on se retrouve face à un dispositif conversationnel *polylogal*⁶ assez ritualisé, chacun des membres de ce trio intervenant successivement face à l'invité, même si cette focalisation sur celui-ci n'exclut pas, on l'a remarqué, des interactions latérales entre les acolytes de l'animateur.

***On ne peut pas plaire à tout le monde* : un renversement des rôles**

Le cadre situationnel instauré par *On ne peut pas plaire à tout le monde* se caractérise principalement par l'hétérogénéité des identités sociales réunies sur le plateau qui peut rassembler des artistes comme des personnalités intellectuelles sociales et politiques invitées de même que les précédentes, au nom de leur « actualité » (sortie d'un livre etc.). Également polylogale, la situation conversationnelle s'apparente, à certains égards, à celle de *Vivement dimanche*, du fait de la présence d'acolytes de l'animateur. Elle s'en différencie dans la mesure où ceux-ci y jouent des rôles assez différents, la principale (Ariane Massenet) assurant plutôt un rôle de modérateur par rapport à un animateur principal (Marc-Olivier Fogiel), cantonné dans un rôle « d'assaillant », multipliant les interventions directrices et incidentes à base de questions et d'assertions provocatrices.

⁶Il s'agit d'une situation d'échange verbal faisant intervenir plusieurs locuteurs. Pour une analyse plus précise de ces interlocutions complexes, voir Kerbrat-Orechionni (2004).

Tout le monde en parle : un comique de situation

Tout le monde en parle met en présence d'un dispositif analogue. À la différence de *Vivement dimanche*, et davantage encore que dans *On ne peut pas plaire à tout le monde*, une première ressource humoristique résulte, dans cette émission, du cadrage ludique instauré par la situation. En effet, plus encore que dans *On ne peut pas plaire à tout le monde*, l'invitation de personnalités politiques introduit une forme de comique de situation, en raison de la mise en contiguïté et en successivité de personnalités fondamentalement hétérogènes. Ainsi Alain Madelin succédant à Noémie, mannequin qui vient d'être soumise à une interview où elle a été interrogée sur ses préférences et tabous en matière sexuelle⁷. Au-delà de l'effet d'insolite que peut produire la coexistence et la proximité, dans un même espace, d'identités sociales aussi dissemblables, il faut également remarquer qu'un autre ressort humoristique de ce programme réside dans sa gestion conversationnelle. En effet, celle-ci se caractérise par son libéralisme, reconnaissant aux invités (posés comme des interlocuteurs ratifiés) un droit d'intervention dans les séquences dialogales. À ce titre, la fonction perturbatrice dévolue à l'animateur secondaire (Laurent Baffie) est stratégique, puisque ce dernier bénéficie d'un droit permanent et institutionnalisé d'insertion dans l'échange et de commentaire de la situation. Endossant un rôle discursif de cancre provocateur, il vient interrompre en permanence les questions de l'interviewer ou les réponses de l'invité, pour rompre le cadrage sérieux suggéré par Thierry Ardisson.

Thèmes et cibles : des écarts sensibles

Dans un ensemble de séquences significatives, un examen combiné des thèmes et des cibles privilégiés atteste également des écarts sensibles entre les quatre émissions retenues. Dans *Le Vrai Journal*, le questionnement vient se centrer sur les personnalités politiques, et les problèmes de rivalités qui les opposeraient.

Karl Zéro : « Parce qu'il y a un portrait robot qui a été fait par Alain Juppé ton ami, du futur premier ministre, il dit jeune, dynamique, compétent, il ne va pas parler de lui, donc c'est forcément toi ? ».

Nicolas Sarkozy : « Je te remercie de cette contribution signalée à la paix dans les familles et à l'entente entre Alain Juppé et moi. Mais il y a un détail que tu n'as pas noté, c'est qu'avant cela, il faut gagner ».

⁷ L'observation de cette séquence est intéressante, car elle révèle que la recherche d'un effet humoristique s'opère là, tout autant par le biais du verbal que par celui du visuel, la caméra donnant à voir, lors d'un plan englobant et ostensif, A. Madelin et la jeune femme.

Cette vision plus politicienne qu'axiologique de la politique vient se combiner à des références fréquentes à l'actualité médiatique, y compris la plus éloignée du monde politique, provoquant avec celui-ci de fréquentes et brusques ruptures d'inférence :

Karl Zéro : « Bon, Nicolas, il faut être prévoyant, alors si par extraordinaire Chirac n'était pas réélu, qu'est-ce que tu vas faire ? Est-ce que tu vas peut-être te présenter pour Loft story 2 ? ».

Nicolas Sarkozy : (sourire de Sarkozy et rires dans la salle)

Karl Zéro : « Ou peut-être adhérer au PS ? ».

Nicolas Sarkozy : « Si tu me donnes le choix, je préférerais concourir pour Star Academy ».

Ainsi, si l'on surajoute à ces scènes thématiques certaines allusions grivoises – (Karl Zéro : « Après Loana, tu veux Mylène Farmer maintenant ? ») –, on se retrouve, du moins pour cette séquence interlocutive et en dépit de la dimension innovante de ce programme, dans un registre humoristique très consacré sur le terrain de la satire politique puisqu'il entend, avant tout, rappeler la commune humanité des détenteurs des pouvoirs, eux aussi victimes des passions et pulsions ordinaires.

En raison de la multiplication des protagonistes, les cibles et les thèmes pratiqués dans *Vivement dimanche* sont plus diversifiés. Bruno Masure qui était, au cours de la période étudiée, l'un des trois acolytes de l'animateur principal (Michel Drucker), s'inscrit dans un registre humoristique assez proche de celui emprunté par Karl Zéro. En effet, on le voit jouer sur la corde du jeu des implicites quant au physique des hommes politiques (Bruno Masure : « On ne peut pas faire rimer Allègre avec vinaigre, voire maigre »), ou à leurs amitiés toujours sujettes à caution (Bruno Masure : « Je voulais revenir sur vos relations avec Lionel Jospin, vous êtes de vieux amis de trente ans, vous avez fait du basket-ball ensemble à Antony, alors il se murmure que vous cachez très précisément une cassette dans laquelle on voit Jospin mettre la main au panier », ou encore, dans une filiation « poujadiste »⁸, quant à leur irresponsabilité, voire leur malhonnêteté dans la gestion des fonds publics (Bruno Masure : « Mais vous aviez vidé la caisse, quand même, les fonds secrets vous les aviez embarqués »). Le matériau thématique mobilisé par Gérard Miller est très différent, puisque celui-ci se prononce essentiellement sur la dimension publique des activités de l'interviewé, la cible visée étant bien celle des idées et des orientations adoptées.

⁸ Leader syndical des petits commerçants sous la IV^e République, P. Poujade est devenu en France l'emblème d'un discours populiste de défense des « petits » contre les puissances financières et l'État.

Gérard Miller : « Mais est-ce que vous croyez que c'était vraiment une urgence cette... ? ».

Gérard Miller : « Est-ce que vous ne pensez pas, surtout quand on est un homme de gauche, que le corps enseignant, et fondamentalement pas parce qu'il vote à gauche, mais parce qu'il se dévoue dans son immense majorité à la tâche enseignante, qu'il était plutôt à encourager qu'à stigmatiser comme vous l'avez fait ? ».

Les cibles visées et les thèmes empruntés par Philippe Gelluck sont plus éloignés encore de ceux de Bruno Masure. En effet, s'ils touchent à l'activité professionnelle et à la vie privée de l'individu, c'est suivant des angles différents et sur la base de procédés qui en désamorcent le potentiel critique pour engendrer des effets essentiellement ludiques. Pour preuve la séquence suivante :

Philippe Gelluck : « Je peux poser une question à Monsieur le Ministre ? Dans l'émission de cet après-midi je me suis demandé qui était ce moustachu qui se permettait de chanter en même temps que vous au début de l'émission ? ».

Michel Drucker : « C'était un certain Georges ».

Philippe Gelluck : « Georges Bra... Bra... Brassens. À l'avenir, vous éviterez qu'on interrompe le ministre qui pousse la chansonnette ».

De toute évidence, *On ne peut pas plaire à tout le monde* contraste avec les deux programmes précédents. À la différence de l'attitude œcuménique et consensuelle de *Vivement dimanche*, cette émission peut être le cadre d'une récusation, par l'animateur, des idées de la droite autoritaire (Marc-Olivier Fogiel : « Vous savez, battre Pasqua à la mairie de Neuilly, c'est pas un crime »). Mais elle s'installe surtout dans un univers thématique oscillant entre le terrain privé (voire intime) et le terrain public souvent confondus et amalgamés par le biais d'allusions récurrentes au « souci d'image » qui conditionnerait les comportements apparemment les plus personnels et spontanés des acteurs politiques (Marc-Olivier Fogiel : « Est-ce que vous êtes en train de me dire que vous êtes en train de faire un coup d'image là ce soir, en vous montrant plus détendu, plus sympathique, plus que vous êtes peut-être normalement ? »).

Enfin, dans *Tout le monde en parle*, on retrouve cette orientation métacommunicationnelle qui s'élargit à l'émission et aux interviewers eux mêmes (Laurent Baffie : « Claude, on me paye pour dire "couilles", t'affole pas ! C'est normal, j'vais dire des gros mots, tout le monde rigole, c'est normal ! »). Sans ambiguïté, la cible est ici, non plus le statut politique, mais bien la personne passée au crible d'attaques concertées entre animateur principal et acolyte qui n'hésitent pas à se porter sur les terrains de la sexualité (Thierry Ardisson : « Quand on dit par

exemple un atelier de motricité rapprochée ? ». Laurent Baffie : « La pénétration ? », ou de la corporéité comme dans la séquence suivante :

Thierry Ardisson : « C'est clair que vous avez plus servi le pays que vous vous êtes servi, c'est clair ».

Laurent Baffie : « Mais il a pas maigri quand même, hein ! ».

Claude Allègre : « Hélas non, hélas non ».

Thierry Ardisson : « Vous faites quoi pour ça ? ».

Claude Allègre : « Je fais quoi... ».

Laurent Baffie : « Il bouffe... ».

Claude Allègre : « Je fais comme beaucoup de gens ».

Laurent Baffie : « Comme un chancre, il reprend quatre fois du ris de veau ! ».

Un large spectre de procédés et d'effets

Évaluer le degré de mise en cause, et donc des risques supposés encourus par les personnalités politiques invitées dans ces émissions, ne peut cependant s'établir qu'en corrélant les paramètres des cibles et des thèmes à celui des procédés humoristiques mis en œuvre à chaque fois et donc, finalement, à celui des effets de connivence recherchés auprès du destinataire. S'étendant sur un spectre assez large, les procédés vont des simples clins d'œil parodiques aux effets de connivence ludique dans *Le Vrai Journal*.

En revanche, comme a pu le voir avec la séquence où est visée la corpulence de Claude Allègre, *Tout le monde en parle* peut être le cadre de sarcasmes disqualifiants tandis que *Vivement dimanche* et *On ne peut pas plaire à tout le monde* sont le théâtre de diverses formes d'ironie, de blagues et d'absurde. Inférer de ce premier constat une échelle de mise en cause et en danger des invités politiques serait pourtant réducteur. En effet, ce serait faire fi d'autres éléments qui peuvent intervenir pour nuancer, voire renverser les perspectives sur ce tableau. *A priori*, *Vivement dimanche* se présente comme l'émission la plus complaisante en raison du comportement d'un animateur régulateur et des registres mobilisés par deux de ses animateurs secondaires. Tout d'abord, Bruno Masure qui multiplie les blagues sans conséquence, et Philippe Gelluck qui fonde sa prestation sur des jeux d'incohérence insolite ou loufoque. Pour preuve, la séquence suivante où viennent se croiser ces différents registres :

Philippe Gelluck : « Vous avez dit : j'ai trop de postes dans certaines disciplines comme les lettres modernes ou la philosophie, en mathématiques et pas assez en espagnol ou en physique et pourquoi n'essayerait-on pas d'enseigner la physique en espagnol ? Qu'au moins ceux que la physique fait chier apprennent l'espagnol ? ».

De même, au vu du rôle de bouffon irresponsable endossé par Laurent Baffie dans *Tout le monde en parle*, on pourrait conclure au potentiel d'humiliation et de rabaissement pour les interviews des personnalités politiques dont ce programme est le cadre. Un examen plus circonstancié conduit à d'autres conclusions car l'échange d'amabilités que constitue apparemment *Vivement dimanche* laisse place – on l'a déjà remarqué –, à des interventions ironiques de Gérard Miller dont les conséquences ne sont pas négligeables. En effet, dans ce type d'énoncés, l'argumentation développée par Gérard Miller induit un glissement d'une énonciation humoristique vers des formes d'énonciation sérieuse prenant la forme d'interrogations insistantes, couplées à des assertions critiques, ce qui peut provoquer un changement d'attitude chez les autres participants rompant alors avec la posture humoristique adoptée jusque-là.

Philippe Gelluck : « Mais c'est étonnant ce que vous dites sur les mauvais profs. Vous dites que : dire qu'il faut virer les mauvais profs soulage parfois les parents, mais l'idée n'est pas acceptable. On est d'accord mais dans les professions on est obligés de virer les pilotes de ligne, les mauvais micro-chirurgiens, les mauvais tireurs d'élite, pourquoi pas les mauvais profs ».

En conséquence, de telles remarques renvoient à une différence pointée par Anne-Marie Houdebine-Gravaud et Mae Pozas (2006) entre deux grandes formes de logiques humoristiques. La première s'orientant vers de véritables constructions/déconstructions argumentatives excédant la *connivence critique* jusqu'à remettre en cause le cadrage non-sérieux des situations interlocutives concernées (Gérard Miller et sa mise en cause des attitudes politiques de Claude Allègre). La seconde pouvant, par le biais de sarcasmes non tempérés et non réparés, se muer, au delà d'une recherche de connivence cynique, en une véritable énonciation insultante (Laurent Baffie et la corpulence de Claude Allègre).

Des stratégies d'autodérision

Faut-il donc en conclure, à l'instar de certains commentateurs, à une forme d'inconscience des hommes politiques en panne d'exposition qui couraient le risque dans ces programmes de véritables formes de dégradation publique ? Répondre en ce sens serait faire abstraction de l'intervention dans tous ces programmes d'énoncés métacommunicationnels qui

supportent des stratégies d'autodérision s'étendant du programme lui-même au média télévisuel. La propension de ces programmes télévisuels à l'autodérision est présente mais en mineure dans *Le Vrai Journal* dont la séquence rituelle d'interview est ici fondée, par ailleurs, sur un jeu parodique. Cette stratégie laisse plutôt place à des formes d'allo-dérision, à travers des procédés intertextuels de mise en cause de cibles externes qui sont, au delà des personnalités publiques sur la sellette, les sources informatives dominantes, autrement dit les journaux télévisés institutionnels dont *Le Vrai Journal* se présente comme un anti-modèle. En revanche, dans *Vivement dimanche* s'accroît cette logique d'autodérision centrée sur le programme lui-même, à travers notamment des jeux de simulation de déférence ou de moquerie, adressés à l'animateur-producteur, ou associant les trois acolytes. Et cette logique d'autodérision a tendance à s'accroître dans *On ne peut pas plaire à tout le monde*, à travers des interventions incidentes entre animateur principal et secondaire, plaisantant sur leurs rôles et leurs attributs respectifs.

Marc-Olivier Fogiel : « Quand vous êtes brillante, c'est vrai, c'est pas un artifice de montage ».

Ariane Massenet : « Je ne serai jamais aussi brillante que vous mon maître ».

Marc-Olivier Fogiel : « Ça n'arrive pas toutes les semaines mais ça arrive quand même la preuve, ce soir ».

Ariane Massenet : « Oui, mon maître ».

Quant à *Tout le monde en parle*, l'émission se démarque des trois précédents programmes, dès lors que s'y livre une forme de déconstruction méthodique de son propre dispositif et, au delà, de la machinerie télévisuelle. Différents procédés sonores et visuels y concourent, à chaque fois mis au service des stratégies humoristiques visant l'invité et la situation : insertion de musiques en contrepoint, jeux d'éclairages hyper conventionnels ou faussement dramatisants. De plus, le déroulement de l'émission est placé sous la conduite d'un « chauffeur de salles », exhibé en début d'émission en train de « coacher » son public, désigné ironiquement comme un « vrai public de télévision ». Ainsi, à plusieurs niveaux et par des procédés variés, ce programme semble-t-il vouloir créer une connivence ludique avec le destinataire, construit comme un initié averti des artifices de la télévision ordinaire. « On n'est pas dupe et on ne se prend pas au sérieux » : telle serait la posture constitutive du discours de ce programme qui expliquerait à la fois ces procédés de provocation confinés à l'insulte et leur acceptation par ceux qui y seraient exposés⁹.

⁹ On peut noter à ce propos la multiplication dans ce programme d'interventions métacommunicatives de L. Baffie, jouant comme des « adoucisseurs » des énoncés qu'ils accompagnent.

Différentes temporalités sociales

Pour interpréter ces registres humoristiques dans les différentes émissions analysées, le paramètre des identités des chaînes de diffusion apparaît déterminant. L'est tout autant l'heure de programmation, et donc les attentes supposées des publics par les instances de production en fonction de leurs représentations de la temporalité sociale. *Le Vrai Journal* est programmé le dimanche en début d'après-midi, à une heure de détente mais aussi d'information, où le diffuseur Canal + entend jouer conformément à son positionnement identitaire, la contre-programmation (« Quand on est sur Canal +, on ne regarde pas la télé » avance un de ses slogans promotionnels »). Plus significatif encore est l'ensemble des trois programmes restants qui sont diffusés par des chaînes du groupe public *France Télévision*. *Vivement dimanche* est programmé par France 2, chaîne généraliste directement concurrente du leader TF1. Ce programme intervient à une heure de grande écoute, très fédératrice, le dimanche dans l'après-midi et en fin de journée, autrement dit, à un moment correspondant aux réunions familiales, aux visites entre amis, à certaines réunions associatives, soit, dans une autre temporalité du politique où les représentants de cet univers sont portés à se « laisser aller », en se montrant sous un jour familial et proche, tout en gardant une réserve de bon aloi.

Diffusées respectivement par France 2 et France 3, *On ne peut pas plaire à tout le monde* et *Tout le monde en parle* sont programmés le vendredi et le samedi soir à des heures tardives : celles de la détente d'avant week-end pour la première et, pour la seconde, celles des sorties, du règne de la « nuit » et de ses débridements. Ainsi toutes deux participeraient-elles, dans un service public « modernisé » et soucieux de toucher « tous les publics », d'un projet de rupture avec la télévision familialiste traditionnelle et attesteraient-elles, du moins pour *Tout le monde en parle*, d'un parti-pris de reconnaissance d'un public refusant tous les repères et les normes identitaires, à l'encontre donc de « ceux qui se prennent (encore) au sérieux ». C'est ce qui explique que, dans cette émission, la loi dominante est celle de la transgression des règles habituelles de la bienséance, au profit d'une ouverture résolue sur les coulisses habituellement cachées et les territoires intimes habituellement protégés.

En ce sens, il n'est pas fortuit que, dans ces programmes, ce soit les responsables économiques et les hommes politiques qui fassent le plus les frais de ce traitement. Plus ils se targuent de responsabilités en revendiquant une nécessaire « part d'ombre », plus le traitement auquel ils seront soumis sera sévère. En d'autres termes, on pourrait dire que ces émissions proclament, à l'image de l'ensemble de la télévision

contemporaine, que l'accès à la société du spectacle est ouvert à toutes les identités sociales. Mais qu'elles auraient tendance à faire payer le ticket d'entrée d'autant plus cher que les personnes invitées se réclament de la respectabilité de leurs fonctions.

Conclusion

Avec la fin de la transcendance du politique (Schnapper, 2002), une telle analyse vérifierait la fin d'une axiologisation de la politique, désormais ramenée au rang de simple activité technique et intéressée. Elle confirmerait simultanément la logique, déjà ancienne, de sa psychologisation accélérée par la télévision depuis une vingtaine d'années¹⁰. Mais comment, finalement, évaluer ces prestations au plan de l'information politique, autrement dit des gains d'intelligibilité pour les citoyens-télespectateurs dans la détermination de leurs choix et de leurs engagements ? Le numéro de *Réseaux* dirigé par Érik Neveu (2003a) aide à clarifier cette interrogation à laquelle ce chercheur tente d'apporter une réponse mesurée en mettant en regard ses propres positions et celles d'un chercheur hollandais, Kees Brants. Érik Neveu (2003a) penche clairement pour la thèse du « potentiel dépolitisant » de ces *talk-shows* de troisième génération (Lochard, Soulages, 2003). S'appuyant sur les travaux d'une politologue américaine Nina Eliasoph, il y voit avant tout le signe de la montée en puissance d'une figure d'évitement du politique : celle de la « distance radicale-chic » qu'il définit comme relevant d'une « ironie du surplomb et du détachement »¹¹. Quant à Kees Brants (2003), il est plus circonspect. En effet, au terme d'un examen attentif de diverses argumentations professionnelles et scientifiques, il avance que la personnalisation peut être aussi une stratégie pour comprendre l'information politique »¹².

¹⁰ Ainsi le côtoiement dans ces émissions de personnalités politiques et d'individus relevant d'univers assez lointains (starlettes, acteurs de porno, sportifs) n'aurait-il rien de surprenant. Il ne ferait qu'illustrer et mettre à l'épreuve la sociabilité des politiques inscrits dans ces situations limites.

¹¹ Une attitude qu'É. Neveu (2003a : 131) explicite ainsi « Plus politisés, disposant de plus de ressources cognitives, ses tenants sont prompts à pressentir les moins honorables des activités qui se déroulent dans les coulisses de la politique, à souligner les connivences entre professionnels de la politique et dominants sociaux. Mais ils postulent simultanément l'inutilité et l'impuissance forcée de tout engagement, piégé par avance dans toutes sortes de lois d'airain du *statu quo* ».

¹² K. Brants (2003 : 166) argumente sa position en avançant que « dans des sociétés où les idéologies disparaissent et où les différences entre partis politiques deviennent de moins en moins importantes et visibles pour le public une bonne part de la compréhension de la politique prend la forme de récits organisés autour de personnages. Dans de telles circonstances, les caractéristiques personnelles des représentants politiques ne sont pas des éléments secondaires ou irrationnels dans l'évaluation et le choix politique ».

Nous ne prononcerons pas ici sur la question des effets de ces productions médiatiques qui impliqueraient, pour être attestés (Claude Chabrol le montre bien ici même dans sa contribution avec Pierre Vrignaud sur la publicité), des dispositifs d'évaluation très coûteux méthodologiquement. Mais nous avancerons que se la poser n'est pas indifférent. Surtout si l'on retient que c'est sur des chaînes du secteur public (les seules assujetties en France à des obligations en matière d'information politique) que sont pour l'essentiel programmées ces émissions en France. Aussi nous rallierons-nous sans réserve à l'appel d'Érik Neveu (2003b) – en plein accord cette fois avec Kees Brants – à la mise en place, sur ce type d'objet, d'un programme d'études comparatives et transculturelles, à même d'avancer, sur ce point, des résultats plus conséquents.

Références

- Bourdon J., 1994, *Haute fidélité, Pouvoir et télévision, 1935-1994*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Brants K., 2003, « De l'art de rendre la politique populaire. Ou qui a peur de l'infotainment ? », *Réseaux*, 118, pp. 135-166.
- Chabrol Cl., Vrignaud P., 2006, « Enquête psycho-langagière sur les effets de l'humour en publicité », *Questions de communication*, 10, pp. 135-156.
- Charaudeau P., 2006, « Des catégories pour l'humour », *Questions de communication*, 10, pp. 19-41.
- Coulomb-Gully M., 2001a, *La démocratie mise en scène. Télévision et élections*, Paris, CNRS Éd.
- 2001b, « Petite généalogie de la satire politique télévisuelle », *Hermès*, 29, pp. 33-42.
- Houdebine-Gravaud A.-M., Pozas M., 2006, « De l'humour dans les dessins de presse », *Questions de communication*, 10, pp. 43-64.
- Kerbrat-Orechionni C., dir., 2004, *Journal of Pragmatics*, 36, 1.
- Le Foulgoc A., 2003, « 1990-2000 : une décennie de politique à la télévision française. Du politique au divertissement », *Réseaux*, 118, pp. 23-64.
- Lochard G., Soulages J.-Cl., 2003, « La parole politique à la télévision : du logos à l'ethos », *Réseaux*, 118, pp. 65-94.
- Mercier A., 2001, « Introduction », *Hermès*, 29, pp. 9-18.
- Neveu É., 2003a, « De l'art (et du coût) d'éviter la politique. La démocratie du *talk-show* version française (Ardisson, Drucker, Fogiel) », *Réseaux*, 118, pp. 95-134.
- 2003b, « Un programme de recherches ? En guise de conclusion provisoire », *Hermès*, 118, pp. 193-207.
- Schnapper D., 2002, *La démocratie providentielle. Essai sur l'égalité contemporaine*, Paris, Gallimard.